



# Sémiotique et langage

## Une présentation historico-épistemologique

Sémir BADIR

### 1. Constitution de l'objet sémiotique



Que la sémiotique ait affaire avec le langage, cela est évident. On veut même ajouter, pour relever la teneur de ce constat, qu'elle ne s'intéresse qu'à ça. La sémiotique n'est pas tant, en effet, la science du signe ou la science du sens qu'elle n'est la science du langage. Et, quand Greimas affirme que la sémiotique est la science du sens du sens, on observera que dans ce « sens du sens » se tient le langage lui-même, rien de moins rien de plus : le langage stipule de manière nécessaire et suffisante le sens du sens. – Signe, sens, langage, nous devons revenir sur ce qui distingue ces termes, et comment ils s'articulent à la sémiotique (voir § 4b & 5a).



Une autre justification nous sollicite toutefois de manière plus pressante. Il faut préciser que la sémiotique n'est pas la science du langage à n'importe quelle condition qu'on entende la notion de langage. Il y va de sa propre existence : sans une certaine conception du langage, à défendre et à promouvoir, il n'y aurait pas eu de sémiotique. Par sa naissance et en raison de l'objet qu'elle s'est donné, la sémiotique est structuraliste. Un langage qui ne serait pas considéré comme une structure échappe à l'orbe de la sémiotique.

Trois propriétés viennent définir le langage comme structure. Ces propriétés sont entre elles dans un rapport d'implication simple, la seconde impliquant la première, et la troisième les deux



précédentes, de sorte qu'il est permis de considérer différents degrés d'adhérence de l'objet langage à la sémiotique, et vice versa.

*1<sup>re</sup> propriété*: le langage est un ensemble d'unités organisées et hiérarchisées comme l'est un tout et ses parties; la structure qui en résulte est entendue dans un sens lâche.

*2<sup>e</sup> propriété*: les unités appartenant à une structure ne doivent leur constitution qu'à des caractéristiques relationnelles et différentielles; elles ne sont que ce qui les différencie et les lie les unes avec les autres.

*3<sup>e</sup> propriété*: les rapports entre unités ne sont constitués eux-mêmes que par le principe d'une structure doublement différenciée, c'est-à-dire dédoublée en deux structures différentielles dont l'une sert de plan de référence à l'autre et vice versa; de sorte que le rapport entre deux unités constitué sur l'un des versants de la structure renvoie nécessairement à un rapport constitué sur l'autre versant de cette même structure.

Enfin, il existe une quatrième propriété, impliquant les trois autres, et qui vient encore ajouter une condition à la présence d'un langage. Cette condition a été donnée par Louis Hjelmslev.

*4<sup>e</sup> propriété*: le dédoublement de la structure doit être lui-même constitué; ses deux organisations différentielles, quoique interdépendantes, ne peuvent être réduites l'une à l'autre. Cette constitution du dédoublement de la structure n'a pas d'autre nom que celui de sémiotique. Ainsi la sémiotique adhère-t-elle à ce qui la constitue véritablement comme une science ayant un objet propre, le langage, indépendamment de toute autre science.

Si nous ne donnons pas à cette quatrième propriété le même pouvoir définitoire attribué aux trois autres, c'est qu'à devoir la respecter il n'est pas assuré que d'autres langages que le langage verbal (*i.e.* les *langues*, dans l'usage ordinaire, non technique, du terme) aient pu être établis comme objets sémiotiques. C'est un point sur lequel nous aurons également à revenir (voir § 3). Certains auteurs s'en tiennent à la première propriété, et englobent débonnairement tout travail qui la respecte dans la sémiotique; c'est la sémiotique « douce », et aussi la sémiotique malgré elle. Car il n'y a pas de raisons pour qu'il n'y ait pas en sémiotique des travaux « faibles » voire « mauvais », répondant mal, trop faiblement ou trop peu rigoureusement, aux exigences de sa constitution. En contrepartie, il y a des travaux qui ne se réclament pas de la sémiotique mais qui, par leur

valeur, feraient désirer qu'ils soient tenus pour tels. Ces deux mouvements contraires, de rejet et d'accueil, ne sont pas extraordinaires ; ils peuvent facilement être constatés, dès qu'on est quelque peu familiarisés avec les exigences du milieu disciplinaire, au sein de chacune des sciences humaines. La question, toutefois, se pose en sémiotique de manière plus troublante que nous ne l'avons présentée. Car, même dans les travaux sémiotiques qui prennent en compte les deux (voire les trois) propriétés suivantes, la première propriété est celle qui régit l'ordinaire de l'analyse et de la description, les autres propriétés étant seulement établies d'après sondages, tests, épreuves. Or si l'on s'en tient, la plupart du temps, à une approche triviale, ce n'est pas parce que le sémioticien n'aspirerait pas à une constitution disciplinaire appuyée par de strictes conditions épistémologiques – nous allons voir que c'est même tout le contraire – mais parce que le coût d'une approche strictement différentielle, comme l'exige la deuxième propriété définitoire de tout langage, et même doublement différentielle (troisième propriété), est exorbitant au regard de la demande sociale qui se porte sur les objets considérés par les sémioticiens.

## 2. Pourquoi

La sémiotique a vu le jour pour répondre à une demande sociale : celle d'étudier la communication de masse. La majorité des analyses réputées sémiotiques et ayant connu un certain écho public dans les années 1950 et 1960 portent en effet sur des produits de consommation dérivés de la communication de masse, tels les énoncés publicitaires, les films ou les énoncés journalistiques. Un recensement, non exhaustif, en marquera l'étendue.

*Dans le domaine de la publicité.* – C'est Roland Barthes, surtout, qui a ici fait œuvre de pionnier. Beaucoup de mythologies, rédigées entre 1954 et 1956, ont pour support d'analyse un énoncé publicitaire, parfois explicitement (comme c'est le cas pour l'étude des détergents), parfois un peu moins explicitement (la célèbre étude sur la Citroën DS). En 1964, dans le n° 4 de *Communications* intitulé « Recherches sémiologiques », Barthes livre la non moins célèbre analyse d'une publicité pour les pâtes Panzani.

*Dans le domaine de la presse.* – Barthes, encore : son *Système de la mode* paru en 1967, est entièrement basé sur un corpus de journaux de mode parus entre juin 1958 et juin 1959 (l'étude elle-même, d'après les déclarations de l'auteur, est réalisée entre 1957 et 1963). L'année précédente, dans le n° 8 de *Communications*, Violette Morin publiait une étude sur les histoires drôles, telles qu'on peut les trouver dans les journaux ou aux dos des pages de calendrier. Beaucoup de genres paralittéraires trouvent dans les journaux et dans les magazines un réceptacle. C'est le cas de la littérature fantastique qu'étudie Tzvetan Todorov en 1970 et de la bande dessinée étudiée par Fresnault-Deruelle (également en 1970).

*Dans le domaine du cinéma et de la télévision.* – Ici, c'est Umberto Eco qui ouvre la voie, avec un article en 1966 portant sur James Bond (dans *Communications* 8). Certes, l'analyse porte sur les romans de Fleming, mais elle est contemporaine de la sortie des adaptations cinématographiques. En 1968, dans *La Structure absente*, Eco consacre un chapitre afin d'établir la « Ligne d'une recherche sémiologique sur le message télévisuel ». En 1968, dans son premier travail collectif, le Groupe  $\mu$  présente une analyse des affiches de cinéma.

Par ailleurs, quelques articles précoces indiquent que par les réflexions théoriques et par les positionnements gnoséologiques c'est bien, en priorité, le rapport entre sémiotique et communication qui est mis en examen. C'est le cas de l'article de Tomas Maldonado « Communication & Semiotics » paru dès 1959 et de l'ouvrage de Ferruccio Rossi-Landi *Significato, comunicazione e parlare comune*, qui date de 1961.

Il n'y a pas que les publications qui témoignent de l'engagement de la sémiotique dans l'étude de la communication de masse. L'insertion des sémioticiens dans les institutions d'enseignement et de recherche en porte également la trace. On peut évoquer à cet égard la fondation en 1961 à l'École Pratique des Hautes Études d'un Centre d'études de communication de masse qui fut, dès l'année suivante, la première structure d'accueil pour l'enseignement de Roland Barthes et qui est le lieu institutionnel sous le patronage duquel parut la revue *Communications*. En Italie, bien plus encore qu'en France, l'inscription de la sémiotique dans des études centrées sur la communication fut décisive dès les premiers instants de la recherche.

Sans doute les études autour de la communication n'ont-elles pas attendu les sémioticiens pour se mettre en place. Les manuels

font remonter l'histoire de la discipline à l'immédiate après-guerre avec les travaux de cybernétique, ceux des anthropologues du quotidien et des sociologues. Mais c'est à un registre et une demande spécifiques que correspondent les travaux de sémiotique. La communication de masse n'y est pas spécifiée dans ses aspects techniques ni sociaux, mais dans ses aspects culturels.

La sémiotique aura permis de configurer un espace culturel pour la communication de masse et aura de fait contribué – largement – à redéfinir l'idée de culture. Dans les années 1960, la définition de la culture était encore l'apanage des universitaires. En dehors du cercle des anthropologues et des sociologues, seules les formes les plus légitimes étaient admises à l'enseignement de la culture. Le cursus des Lettres françaises ne prévoyait que l'étude des grands auteurs, et négligeait le reste – tout le reste : la littérature orale, les genres mineurs et les paralittératures, les littératures françaises hors de France, enfin la littérature contemporaine.

Une célèbre polémique sur la conception de culture en Angleterre dans les années 1960 montre à quel point la conception élitaire de la culture pouvait être intransigeante. Pour Leavis, professeur à Oxford, la Culture est une (il n'y a pas même à considérer une Haute Culture face à une autre). Mais Leavis constate aussi avec regret que cette conception de la culture qu'il défend avec outrecuidance est sans doute devenue obsolète. La sémiotique se range ici clairement parmi les opposants à Leavis. Elle intègre à la culture les produits de la communication de masse et revendique une définition socio-anthropologique de la culture, dans laquelle peuvent également être intégrés la cuisine, l'habillement et la mode vestimentaire, le mobilier et l'automobile.

Pourtant c'est bien la question des valeurs et des goûts que met en lumière l'étude sémiotique. Le concept d'écriture comme il apparaît dans *Le Degré zéro de l'écriture* (1953) est entièrement dévolu à inscrire de la valeur dans la pratique littéraire, entre deux zones de non-valeur que sont la langue d'un côté et le style de l'autre. Les *Mythologies* (1957) également ne mettent en scène que des valeurs à démystifier, alors qu'elles sont, à travers leur usage social, naturalisées en goûts (le goût naturel français). Certes, l'argument socio-politique n'est pas loin : c'est le goût et les valeurs *bourgeoises* qui peuvent être ainsi éclairées et soumises à un interrogatoire ; c'est un *engagement* (par défaut, supposé révolutionnaire) dans une collectivité

que l'écriture met en scène. Et bien des sémioticiens, durant les années 1960, ne manqueront pas de faire allusion à la portée politique de leurs études; l'époque les y incitait. Force est de reconnaître toutefois que cet argumentaire politique ne dépasse pas le cadre d'une culture redéfinie selon les critères bienveillants de la sanction populaire. Pour le dire autrement: quoique les études de sémiotique soient engagées dans l'étude de la communication de masse, c'est une sensibilité et des enjeux propres à la critique littéraire qui s'y déploient. Le champ d'action de la sémiotique n'a jamais véritablement dépassé, avant cette dernière décennie, le savoir et la recherche universitaire, quelque écho que ses porte-parole les plus célèbres (Barthes et Eco) aient pu en faire entendre dans la presse et autres relais à l'attention du public cultivé.

En ce sens, la sémiotique est l'anticipation des *cultural studies* qui se diffusent à partir de la fin des années 1970 d'abord en Angleterre puis partout où s'exporte la pensée anglo-saxonne. À titre de convergence remarquable entre les deux domaines d'études, remarquons que, dans le recensement effectué plus haut, nous avons par commodité distribué les analyses selon les différents médias compris dans la communication de masse. Mais, en réalité, les études sémiotiques ont tendance à indifférencier ce qu'un historien des techniques, ou même un sociologue, aurait séparé nettement. C'est que, en tant que valeurs culturelles, il n'est pas utile de qualifier les énoncés étudiés selon le média utilisé. De tels recoupements sont également très fréquents dans les *cultural studies*.

### 3. Comment

Il n'y a rien, dans les raisons sociales ayant permis à la sémiotique d'accéder au statut de domaine de recherche, qui concerne le langage et sa théorie. Ni les territoires d'investigation en eux-mêmes – ceux de la communication de masse – ni même le registre d'investigation – les valeurs culturelles qui émanent de ces territoires – n'en déterminaient la nécessité. Les *cultural studies*, attachées aux mêmes objets avec la même visée, montrent du reste que l'intérêt pour le langage n'apparaît nullement comme une condition *sine qua non* pour leur étude.

Mais, ce que l'objet n'impose pas à la sémiotique, la sémiotique l'a imposé à l'objet. La spécificité de l'approche sémiotique consiste en effet à considérer que les objets de la communication de masse ressortissent de langages. Comme nous l'avons dit, la sémiotique se place ici sous la dépendance directe d'un mouvement d'idées, le structuralisme, consistant à chercher à appliquer à d'autres objets que les langues (verbales) des concepts théoriques et des outils méthodologiques issus de la linguistique structurale.

Voyons brièvement ce que ce parti pris implique pour les objets de la sémiotique. Que les objets de la communication de masse ressortissent de langages, cela consiste un *point de vue* et ce point de vue est *constitutif*: les objets de la communication de masse sont approchés par diverses disciplines selon différentes visées mais seule la sémiotique considère leur détermination en tant qu'objets de langage comme constitutive. De fait, la communication de masse n'est pourvoyeuse d'objets, pour la sémiotique, qu'en tant que ceux-ci émanent de langages. Or, dès les premiers travaux, il est apparu clairement qu'il n'y aurait pas d'équivalence stricte entre médias et langages. D'une part, un média n'est pas un langage; il en est seulement un support et, en tant que support, il est susceptible de contenir des objets ressortissant de plusieurs langages (la presse écrite contient ainsi des objets linguistiques non moins que visuels, graphiques, etc.). D'autre part, un langage n'est pas contenu dans un média mais peut s'étendre à plusieurs médias (par exemple, le récit est un langage que l'on peut étudier aussi bien dans un roman que dans un film ou dans un opéra).

Cela a conduit les sémioticiens à faire déborder leurs études bien au-delà du territoire d'investigation que constituent les objets de communication de masse. Dans l'élaboration des différents langages, ils rencontrent les objets traditionnels de la culture, en particulier le roman (Eco, 1962; Todorov, 1967), la poésie (Riffaterre, 1966; Groupe  $\mu$ , 1968; Coquet, 1969), l'architecture (Brandi, 1968), la musique (Nattiez, 1971), la peinture (Volli, 1972). Ils rencontrent également les objets abordés par d'autres disciplines, y compris des disciplines issues des sciences de la nature, telles les cartes géographiques (Bertin, 1967), la communication animale (Sebeok, 1972), ou les psychoses (Harley, 1970).

D'où un double mouvement d'expansion, à la fois théorique et empirique. Du point de vue théorique, la sémiotique est amenée à

porter à un degré de généralisation très élevé les concepts qu'elle emprunte à d'autres disciplines. Ainsi, par exemple, lorsque Brémond (1964) examine la théorie du conte de Vladimir Propp, laquelle est à la base de la sémiotique du récit, tout l'effort du sémioticien est tendu vers une augmentation de généralisation, accompagnée d'une exigence de formalisation : la méthode initiée par Propp doit, premièrement, pouvoir être portée sur d'autres corpus (ce qui n'était nullement visé par Propp) ; elle doit, deuxièmement, éradiquer autant que possible les possibilités d'exceptions (encore nombreuses chez Propp) ; enfin, troisièmement, elle doit être plus « logique », c'est-à-dire ne pas se présenter comme un modèle *ad hoc*. Du point de vue empirique, la sémiotique se signale par une conduite exploratoire, tantôt envahissant des territoires occupés par d'autres disciplines, suscitant parfois des oppositions très nettes des « envahis » (voir par exemple la dispute Picard [1965] vs Barthes [1966] à propos du théâtre de Racine), tantôt défrichant des territoires peu exploités ou ignorés par les domaines traditionnels du savoir.

Dans ce mouvement d'expansion, la sémiotique est amenée à attribuer aux langages les caractéristiques que la linguistique structurale a conféré aux langues : leur caractère empirique, leur caractère socio-historique (par conséquent, leur diversité) et leur caractère impératif (les systèmes s'imposant aux pratiques). C'est ce qui apparaît à travers la non-homologation des langages avec les médias. Cette non-homologation découle directement de la distinction saussurienne entre langue et parole. Le média est le lieu de manifestation du langage, à l'instar du rôle que tient la parole vis-à-vis de la langue.

Ce faisant, la sémiotique reprend à son compte, non sans en déplacer les termes, un grand nombre des questionnements théoriques que la linguistique structurale avait développé. En linguistique, et déjà même en grammaire comparée, le langage est une abstraction théorique ; d'ailleurs le terme ne s'emploie guère qu'au singulier. Chez Hjelmslev, pourtant, on trouve une réflexion conférant au langage le statut précédemment accordé à la langue. Un chapitre des *Prolégomènes à une théorie du langage*, en particulier, a pu attirer l'attention des sémioticiens. Intitulé « Langages et non-langages », il met en valeur ce point de vue constitutif que nous avons évoqué plus haut. On le rencontre notamment, avec précision, dans l'article inaugural de la sémiotique du cinéma : « Le cinéma :

langue ou langage?» de Christian Metz (1964). À partir de là, tous les autres problèmes théoriques s'enchaînent. Le plus massif est celui des relations qu'entretiennent entre eux les langages fraîchement établis. Il se cristallise sur le statut du récit. Le langage narratif est-il autonome, ou dépend-il, à travers ses manifestations, d'autres langages? Diverses résolutions sont envisagées, selon le domaine d'études, par Greimas pour la littérature, par Barthes pour l'image et la publicité, par Nattiez pour la musique, etc. Les notions hjelmsleviennes de métalangage et de connotation sont largement mises à contribution, relayées par de nouveaux termes, telle la distinction apportée par Greimas entre structure profonde et structure de surface, conduisant à une organisation hiérarchisée des langages entre eux.

Le problème posé par les sémioticiens sur les rapports entre langages a fait retour en linguistique. Car, dans l'étude des langues aussi le rapport théorique à établir entre l'oral et l'écrit fait difficulté. Dans *De la grammatologie*, Derrida fonde sa critique de la pensée saussurienne sur cet unique point. À partir de cette lecture, et de la réévaluation de l'archive par Foucault (dans *L'Archéologie du savoir*), tout un pan de la linguistique, depuis la linguistique de l'énonciation jusqu'à l'analyse du discours, a fait sien le problème des spécificités du « média » (oralité ou écriture) et de son rapport au système général de la langue. De ce fait, ce n'est pas seulement la notion sémiotique de langage qui a absorbé les propriétés de la notion linguistique de langue; c'est aussi la notion de langue qui est peu à peu questionnée à travers les propriétés de la notion de langage.

## 4. Circonstances

### 4.1. Une affaire mondio-parisienne

La linguistique structurale se distingue des précédents courants de la linguistique par son internationalisme. Ses acteurs, ses lieux de réunion, ses langues de publication, tout concourt, du point de vue de son extension géographique, à conférer à la linguistique structurale le statut de science homologable aux sciences naturelles. Le structuralisme, au contraire, et la sémiotique qui lui doit son existence, est marquée par le lieu de son initiation – Paris – en dépit

du rayonnement exceptionnel dont ce mouvement de pensée et cette discipline ont bénéficié. À Paris même, un seul lieu institutionnel est véritablement concerné, l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, où fut fondé en 1966 le Groupe de recherches sémiolinguistiques. Et, néanmoins, tout en demeurant concentré en un seul lieu institutionnel, la sémiotique réussit, dans le prolongement du structuralisme, à concerner le monde entier. On reconnaît ici le caractère centralisateur inhérent à la tradition politique française, réussissant, cette fois encore, à fédérer des intérêts échappant en fait comme en droit à son champ d'action. Dans une présentation générale de l'école de Paris, Herman Parret souligne que « nombreux (sinon la plupart) des sémioticiens qui acceptent d'être rattachés à l'école de Paris ne vivent pas à Paris ». Du reste, le chef de file de l'école, A.-J. Greimas, était originaire de Lituanie ; et Julia Kristeva comme Tzvetan Todorov, deux des sémioticiens les plus réputés dans les années 1960, vinrent de Bulgarie. Aussi, tant que le français fut reçu comme langue de culture, les sémioticiens du monde entier furent formés, par un biais ou un autre, à la sémiotique de l'école de Paris.

L'attraction parisienne a eu des effets durables sur le développement de la sémiotique, en ce compris dans sa conception théorique du langage. Deux effets sont à pointer du doigt. Premièrement, la diversité des langues qui était au centre de l'attention des linguistes durant tout le XIX<sup>e</sup> siècle et encore durant la période structurale est presque entièrement sortie des préoccupations des sémioticiens. La diversité géographique des langues a fait place, comme nous l'avons dit plus haut, à une diversité spécifiquement sémiotique, constitutive de son activité scientifique : la diversité des langages. Un nouvel universalisme en résulte de façon subreptice. Par exemple, l'élaboration théorique du récit transcende non seulement les supports (livre, film, bande dessinée...) mais aussi les cultures nationales. Cet universalisme est original en ce qu'il touche directement les objets propres aux différentes cultures – en particulier aux littératures. Deuxièmement, la culture française sert d'exemple et d'application pour un grand nombre de travaux sémiotiques. Elle devient ainsi la culture par défaut, alors même que la sémiotique a contribué à mettre en avant ses modes de construction. Les premières œuvres de Barthes sont à cet égard particulièrement révélatrices : *Le Degré zéro de l'écriture* présente une théorie poétique valable en droit pour

n'importe quelle littérature, mais c'est l'histoire de la littérature française et la situation de la littérature française d'alors (c'est-à-dire de l'après-guerre) que cette théorie éclaire dans ses enjeux; *Mythologies* mène une sorte de critique sociale à travers les produits de la culture de masse dont elle dénonce le caractère « idéologique », mais la grande majorité des sujets commentés relèvent de la culture française, parfois typique; *Michelet* est consacré à l'œuvre de celui qui fut, par excellence, l'historien de la France, et Racine relit, selon une approche qui fait fi de la tradition historique, le plus français des écrivains.

#### 4.2. *L'inévitable contamination par la tradition philosophique*

Nous avons vu qu'en considérant les objets de la communication de masse sous l'angle de leur statut de langage, la sémiotique se plaçait, avec tout le mouvement structuraliste, dans le prolongement de la linguistique structurale. Si, ce faisant, elle permettait de rendre compte d'objets peu pris en considération jusque-là, la généralisation qu'elle fut amenée à opérer vis-à-vis de la linguistique structurale l'amène à confronter ses concepts avec les concepts non moins généraux de la philosophie. Or la fin du XIX<sup>e</sup> siècle voit la philosophie elle-même prendre à bras-le-corps le problème du langage, et cette activité théorétique se développe avec une telle insistance et une telle ampleur qu'elle dessine une nouvelle région disciplinaire au sein des études philosophiques. La *philosophie du langage* s'est trouvé ainsi être pourvoyeuse de concepts et de réflexions pour la sémiotique, en même temps qu'elle remet directement en cause la légitimité de son autonomie.

Le terme même de *sémiotique* vient de la philosophie. Qui plus est, c'est un philosophe qui, le premier, a désigné par ce terme une théorie nouvelle : « théorie formelle ou quasi-nécessaire des signes », déclare Charles Sanders Peirce en 1897. À la même époque, il est vrai, Saussure inventait une « science très générale », la *sémiologie*, dont la seconde édition de la *Classification des sciences* d'Adrien Naville, datée de 1901, garde incidemment la trace et il ne semble pas que Saussure ait emprunté ce terme à une œuvre philosophique mais qu'il le forge directement sur l'étymon grec. Néanmoins, cette concomitance de deux termes étymologiquement voisins, *sémiologie* et

*sémiotique*, n'a fait que faciliter la contamination philosophique du vocabulaire technique de la discipline.

Dans les faits, il est évident que la littérature philosophique a exercé une influence majeure sur la sémiotique. Cette influence est due, nous semble-t-il, à deux grandes déterminations disciplinaires. D'une part, la formation littéraire des sémioticiens les conduit naturellement à rechercher matière à leur discours dans une culture livresque ; dès lors qu'il est question de langage dans la philosophie, ils y ont, sans forme d'inquiétude, puisé des concepts (par exemple, le concept d'*index* ou d'*icône*, totalement absents de la linguistique structurale), des problématiques (celle du métalangage ou celle de la catégorisation), des arguments (notamment épistémologiques). D'autre part, la science-fille qu'est la sémiotique a une relation étrange, malaisée, avec la science-mère, puisque toute son action consiste à généraliser celle-ci et à l'inclure en son sein propre, ainsi que Saussure, au demeurant, l'avait lui-même conçue. Aussi la sémiotique était-elle à la recherche d'une tradition de pensée qu'elle ne pouvait recevoir de la linguistique. Saussure, et Naville à sa suite, l'auraient cherchée du côté de la sociologie ou de la psychologie. Là encore, il nous semble que c'est surtout la culture, plus littéraire que scientifique, des sémioticiens, qui explique que c'est la philosophie qui a finalement été privilégiée. Cela s'est traduit, symboliquement, par la recherche d'un père fondateur, et nombre de sémioticiens ont trouvé celui-ci en la personne de Peirce, lequel paraissait à leurs yeux d'autant plus acceptable qu'il était relativement disponible, son œuvre alors peu connue et délaissée par les philosophes. Ces deux déterminations ont joué de pair : dans la pratique de la culture livresque, la joute oratoire est naturelle, et elle commence par le récit des origines. Ainsi les sémioticiens ont-ils pu faire jouer Peirce *contre* Saussure, ou du moins, dès lors que l'incompatibilité des arguments entre ces penseurs fut consommée, est-ce ainsi qu'on a fini par en écrire l'histoire.

Dans ce travail de contamination, en tout cas d'imprégnation, de la théorie sémiotique par la tradition philosophique, les sémioticiens auront été guidé également par l'un de leurs propres maîtres. Non pas Saussure, certes, mais Hjelmslev assurément. Dans leurs références comme dans leur style même, les écrits de Hjelmslev sont imprégnés de discours philosophique, principalement celui de la logique et de la philosophie analytique. Ainsi l'influence de la philosophie sur la sémiotique paraît-elle avoir été inévitable.

Nous signalerons, sans les développer, deux problèmes qui découlent de la rencontre en sémiotique de la tradition de la linguistique structurale avec la tradition philosophique. Premièrement, la pensée théorique sur le langage a été mise en compétition avec une pensée du signe. Le problème était déjà posé en linguistique structurale. En sémiotique, il se présente sous une forme non directement conflictuelle. Le signe est perçu comme unité de langage (c'est-à-dire à la fois comme mesure et comme segment), sans que le passage de l'unité à l'ensemble soit a priori problématique. Ce qui va le devenir, ce sont les incompatibilités conceptuelles entre des traditions théoriques distinctes. La structure interne du signe est-elle binaire? ternaire? quadratique? On brandit une conception saussurienne (binaire) du signe contre une conception peircienne (ternaire). En réalité une telle question est rendue possible parce que l'on écrase des conceptions dont les réquisits n'ont rien à voir les uns avec les autres. Deuxièmement, la généralisation portée à l'endroit de la linguistique générale ne porte pas seulement sur le concept de langue. Il porte aussi sur celui de parole. Et, sous l'appellation de langage, on peut entendre aussi bien, en sémiotique, ce qui relève de la langue ou ce qui relève de la parole. Or une telle confusion n'aurait pas pu se faire sans l'influence de la philosophie du langage. Chez Peirce et chez Austin, comme dans toute la philosophie anglo-saxonne, tout recours au langage reste indistinct de la langue (dès lors que la langue anglaise n'a qu'un seul terme pour désigner ces deux concepts). La notion de *discours* en particulier est, chez les philosophes du langage, une manière de généraliser le concept de langue tout en restant à un niveau phénoménologique.

Les sémioticiens n'ont pas trouvé, ni dans leurs intérêts littéraires et culturels, ni dans l'adoption de la méthode structurale, un cadre théorique suffisant à penser la généralisation empirique et conceptuelle qu'ils ont été amenés à faire sur le concept linguistique de langue. Ce cadre, seule la philosophie, dans sa diversité et dans sa polémique, a pu le leur fournir. Ils sont ainsi devenus peu à peu, pour le meilleur si ce n'est pour le pire, des apprentis philosophes.

## 5. Conséquences

### 5.1. L'étude du sens

Au sein des études de linguistique structurale, il est un secteur qui avait une réputation de « parent pauvre », la sémantique. Conséquence de la reprise et de la généralisation commise à l'égard de la linguistique structurale, l'investigation sémiotique s'est tôt identifiée à ce secteur à pourvoir. En 1966 paraît ainsi *Sémantique structurale* d'A.J. Greimas. C'est le premier ouvrage de l'auteur et, en terme de publication, le premier vecteur de l'école de Paris, à la fois modèle à imiter, modèle à appliquer et vitrine de l'activité sémiotique. Cet ouvrage n'était toutefois pas le seul à avoir le projet de fonder une sémantique alignée sur les principes de la linguistique structurale. Luis J. Prieto avait fait paraître en 1964 un ouvrage intitulé *Principes de noologie* se réclamant de la linguistique fonctionnelle ; un peu plus tard, Bernard Pottier va également avancer des travaux de sémantique d'inspiration structuraliste. Mais, alors que les travaux de ces derniers sont demeurés dans l'orbe de la linguistique, ceux de Greimas ont connu une large réception, notamment auprès des littéraires, et Greimas lui-même a bientôt donné à ses travaux une orientation plus marginale vis-à-vis de la linguistique, c'est-à-dire visant plus spécifiquement le projet sémiotique ; orientation dont témoigne *Du Sens* (1970), sous-intitulé *Essais sémiotiques*.

Le sens va peu à peu devenir l'axe central de la sémiotique, celui qui permet de fédérer les recherches, en dépit de la diversité des objets et des territoires investis. Les modèles théoriques de la sémiotique, tel le carré sémiotique, vont chercher à « formaliser le sens ». Greimas prétendra ainsi que la sémiotique cherche à étudier les « structures formelles du sens », ou encore ses conditions d'émergence en discours (d'où le « parcours génératif »). Ce qui frappe dans ces formulations, c'est le déni du langage. Après tout, les structures formelles du sens sont, aussi bien, le programme de la logique, et les études des conditions formelles appartiennent par tradition à la réflexion philosophique. En réalité, seul l'ancrage dans le langage, et dans la théorie qui en soutient la conception, permet de donner à cette prétention quelque spécificité proprement sémiotique.

La relation du sens au signe est faible. D'une part, elle fait l'objet d'une critique externe, tant de la part de la philosophie

(avec Jacques Derrida, en particulier dans *La voix et le phénomène*) que de la part de la psychanalyse (avec Jacques Lacan). D'autre part, les modèles théoriques de la signification du signe, telle la théorie de la dénotation et de la connotation, font également l'objet d'une critique, interne cette fois au champ de la sémiotique. Cette relation, en effet, ne parvient pas à résoudre les problèmes liés à la référentiation et à l'objectivation du sens. Bien plus forte est la relation du sens au langage. Dans ce cas, en effet, tout ce qui est dit à l'endroit du langage, vaut, *mutatis mutandis*, pour la description du sens. En particulier, la définition relationnelle et différentielle du langage est appliquée également à la description du sens. En outre, c'est à travers le langage que les affects et les percepts feront retour, à partir de la fin des années 1970, dans les descriptions sémiotiques du sens, à la faveur d'un « tournant phénoménologique » qu'a bien décrit Driss Ablali (2003).

## 5.2. *La marginalité gnoséologique, l'incertitude épistémologique*

La gnoséologie générale, par quoi on entend la classification et l'organisation des savoirs, est structurée en fonction des territoires. À chaque discipline le sien, que ce territoire soit directement investi par une méthode d'approche (le cas de la sociologie du travail) ou qu'il soit assigné par défaut à une discipline (le cas des études littéraires, bien que la littérature puisse faire l'objet d'investigation par d'autres disciplines). Le problème est que la sémiotique n'a pas vraiment de territoire(s) spécifique(s). Ceux qu'elle a pu avoir au début, à savoir les médias de la communication de masse, se sont depuis constitués en territoires de recherches autonomes vis-à-vis de toute approche méthodologique. De fait, les sciences de la communication peuvent accueillir en leur sein la sémiotique, mais seulement à titre d'approche méthodologique, parmi bien d'autres possibles. De toute façon, l'intérêt que la sémiotique a très vite porté pour d'autres territoires que ceux de la communication ont empêché l'identification gnoséologique de la sémiotique à ce territoire particulier. Quant au langage, objet de la sémiotique, son statut demeure également problématique. Même si on le dote d'un statut formel, la légitimité de son étude ne peut se situer à ce seul niveau d'appréhension et la sémiotique ne peut déléguer à d'autres disciplines, à

l'instar de la mathématique et de la logique, le soin de vérifier que ses modèles théoriques relatifs au langage s'appliquent à des objets empiriques.

En réalité, il faut voir que les caractéristiques gnoséologiques de la recherche sémiotique tranchent avec les caractéristiques valables pour la plupart des autres sciences. Intervient ici, premièrement, une forme très spécifique de temporalité de la recherche. La découverte de nouveaux territoires, leur exploration topologique et leur promulgation comme objets de science font partie des missions de la sémiotique et constituent peut-être son plus grand mérite. En guise de formule, on pourrait dire que le travail de la sémiotique s'achève quand il est relayé par celui des autres sciences. La sémiotique a un rôle essentiel à jouer en tant que passeur. Deuxièmement, en raison de l'aspect transitoire des territoires assignés à la sémiotique, c'est la méthode qui doit permettre d'affirmer son identité gnoséologique. Face à la gnoséologie territoriale, cette identité sera forcément une identité interdisciplinaire. Et il faut envisager de pourvoir cette identité interdisciplinaire d'une définition forte. On ne considérera pas dès lors que la sémiotique soit seulement une sorte de méta-science (si cela se pouvait) susceptible de fédérer les autres sciences – échappatoire vers le haut – ni qu'elle contribue, avec d'autres sciences, à des configurations interdisciplinaires destinées à l'étude d'un territoire commun – échappatoire vers le bas –, car ces conceptions répondent d'une définition faible de l'interdisciplinarité, qui ne conçoivent celle-ci qu'à l'horizon des disciplines qu'elle peut finir par constituer. Mais on considérera au contraire une définition de l'interdisciplinarité qui la rende indépendante du régime disciplinaire. Une telle définition ne peut s'appliquer qu'à titre d'exception, et cette exception la sémiotique a les titres requis pour la revendiquer : la sémiotique est une *interdiscipline*, c'est-à-dire une science empirique sans territoire fixe.

D'un point de vue plus strictement épistémologique, concernant la méthode, la sémiotique contemporaine semble se trouver face à un dilemme. Ou bien elle demeure l'héritière d'une méthode que, partout ailleurs, y compris en linguistique, on a jugé obsolète depuis longtemps ; ou bien elle se prête aux changements paradigmatiques pour entrer en conformité avec les méthodes appliquées dans l'une ou l'autre science, en particulier dans la discipline dont elle tire son origine. Or, bien que l'histoire montre que le sémioticien n'a pas

cessé de tergiverser entre ces alternatives, le choix devant lequel il se trouve n'en est pas un. Comme on l'a vu, la constitution de son objet, le langage, est strictement dépendante de la méthode structurale (voir § 1). Mais, comme on l'a vu également, souvent la propriété du langage la plus lâche, celle qui considère une structure simplement comme un ensemble d'entités organisées et hiérarchisées, suffit à la description des territoires investis pas la sémiotique. Ainsi, toute description sémiotique présuppose une constitution d'objet en fonction des fondements structuralistes du langage, quoiqu'elle puisse dans la présentation et dans son horizon d'attente se détacher, peu ou prou, des normes méthodologiques de la description structurale.

En fait, en matière de décision paradigmatique, le sémioticien trahit un habitus proche, ici encore, de l'habitus du littéraire, prêt à changer de méthode s'il sent que cela profitera à l'étude du territoire qu'il s'est donné ; le problème restant que, au contraire du littéraire, ce territoire n'est jamais accordé au sémioticien sans contestation possible. L'histoire de la sémiotique semble toute faite de révolutions paradigmatiques : d'abord le structuralisme, aussitôt suivi par le post-structuralisme (sous la lecture de Benveniste), puis le générativisme chomskyen, la pragmatique (via les philosophes du langage ordinaire, mais aussi à travers Bakhtine), la phénoménologie du langage (Merleau-Ponty), enfin le cognitivisme. On pourrait se demander si cette inconstance épistémologique ne dénote pas un habitus moderniste, proche en cela d'un groupe littéraire comme *Tel Quel*. Il faut reconnaître en tout cas que bien des déclarations fracassantes faites par les sémioticiens, en matière d'épistémologie, ne relèvent que de l'épiphénomène, sans grande conséquence sur l'évolution des recherches.

Au demeurant, les pères fondateurs avaient ouvert la voie. Chez Saussure comme chez Hjelmslev, et même chez Peirce, la sémiotique n'est qu'en devenir. L'épistémologie de la sémiotique est, « par vocation » pour ainsi dire, programmatique : elle ne dit pas ce que la sémiotique est mais ce qu'elle *devrait être*. Symptomatique de cet état est la proposition faite par Umberto Eco en ouverture des actes du premier congrès de l'Association internationale de sémiotique : il était demandé à l'ensemble des participants de ce congrès « de faire état de sa propre conception de la sémiotique ». On ne voit pas dans quelle autre science une telle invitation aurait pu être faite... De

même, Greimas a-t-il continûment déclaré que la sémiotique n'était une science qu'*en projet*...

### 5.3. La sémiotique en crise

Sémiotique *en projet*: on pourrait dire, tout aussi bien, « en révolution permanente » (selon un topo politique en phase avec l'idéologie résolument avant-gardiste des années 1960) ou, en conformité cette fois avec le pessimisme économiste de notre époque, « en crise ».

Une sémiotique en expansion et créditée de tous les prestiges intellectuels pouvait chercher à rendre légitime la configuration gnoséologique qui est la sienne. Mais, depuis la désaffection de ses chercheurs les plus connus de la presse et du grand public (Roland Barthes, Julia Kristeva, Tzvetan Todorov...), le trou d'une génération (celle des quinquagénaires, lesquels auraient été en position aujourd'hui d'assurer sa mise institutionnelle), l'accroissement de l'écart entre une théorie de plus en plus développée et jargonnante et une demande sociale qui, pour sa part, n'a guère évolué, la fuite en avant des objets (des textes jusqu'aux pratiques et aux cultures), la disciplinarisation de la sémiotique, en France du moins, est devenue fragile, les forces de dispersion semblant plus fortes que celles susceptibles de lui conserver une relative cohésion.

Ce qu'il nous importe d'interroger ici consiste en ce qui, dans la crise de la sémiotique, est constitutif de son projet épistémologique et peut se reconnaître dès le début de ses travaux: sa prétention à devenir la science et la théorie du langage. Y a-t-il aujourd'hui une place pour une science empirique du langage? Rappelons que ce n'est qu'avec la grammaire comparée que les langues sont devenues des objets d'étude, les grammairiens d'avant le XIX<sup>e</sup> siècle se contentant de les enseigner à autrui. La sémiotique n'a guère eu à fournir un enseignement des langages qu'elle décrit, laissant ce soin aux écoles d'art (notamment pour ce qui relève des langages visuels: architecture, peinture, graphisme, cinéma, etc.) ou s'en remettant tout simplement à la culture (pour ce qui est du roman, voire de la publicité et de la bande dessinée, et contrairement à ce qui se passe aux États-Unis où ces matières sont objets d'enseignement). Ce qu'il est permis ainsi de remettre en cause est un projet descriptiviste délié de l'enseignement. Parmi les autres sciences humaines et sociales qui effectuent un travail descriptif, nombreuses sont celles

qui axent la description sur des données quantifiables. Il n'en a jamais été question en sémiotique, laquelle a la réputation, dans les milieux professionnels (publicité et marketing, principalement), de proposer uniquement des études « qualitatives ». Une sémiotique du corpus, basée sur des méthodes quantitatives, est-elle envisageable ? Est-elle seulement souhaitable ? Il nous semble que la question ne sera véritablement posée que dans le contexte plus large des études littéraires (où elle commence d'ailleurs à se faire entendre), auxquelles le sort de la sémiotique reste selon nous définitivement lié, en dépit de ses attaches avec des sciences du langage plus techniques, des passerelles maintenues vers les sciences de la communication et des débordements vers la philosophie et la logique.

Cette question-là concernait la praticabilité de la sémiotique dans le cadre actuel. Celle sur laquelle se refermera la présente étude est d'ordre strictement théorique et concerne la cohérence du projet. Une fois dépouillée du masque de l'ambition, la sémiotique est-elle véritablement à même de présenter une théorie cohérente du langage, capable de contenir toutes les formes et toutes les manifestations que revêt un tel objet ? Autrement dit : le langage est-il bel et bien un objet empirique ? Nous revenons ainsi à notre point de départ. Le projet de la sémiotique était d'étudier selon le point de vue structural toute forme de langage à l'instar des langues. Y est-elle parvenue ? Est-elle, sinon, parvenue à intégrer la description des langues dans une conception réformée du langage ? La question demeure pendante.

## Bibliographie

- ABLALI Driss (2003), *La Sémiotique du texte : Du discontinu au continu*, Paris, L'Harmattan.
- BADIR Sémir (2007), « Pour une sémiotique indisciplinée », in *Les Signes du monde. Interculturalité et Globalisation*, Actes du congrès de l'Association internationale de sémiotique, Lyon 2004 [en ligne depuis octobre, 2007 : <http://jgalith.univ-lyon2.fr/Actes/Welcome.do>]
- (2011), « Pour une épistémologie des Lettres », *LHT*, 8, 2011.
- BARTHES Roland (1953), *Le Degré zéro de l'écriture*, Paris, Seuil.
- (1957), *Mythologies*, Paris, Seuil.
- (1964), « Rhétorique de l'image », *Communications*, 4.
- (1966), *Critique et Vérité*, Paris, Seuil.
- (1967), *Système de la mode*, Paris, Seuil.

- BERTIN Jacques (1967), *Sémiologie graphique*, Paris, Gauthier-Villars, La Haye, Mouton.
- BRANDI Cesare (1968) : *Struttura e architettura*, Turin, Einaudi.
- BRÉMOND Claude (1964), «Le message narratif», *Communications*, 4.
- BURGELIN Olivier (1971), «Communication de masse», *Encyclopedia Universalis* 10.
- COQUET Jean-Claude (1969), «Combinaison et transformation en poésie» (A. Rimbaud, *les Illuminations*), *L'Homme*, 1.  
— (1982), *Sémiotique. L'école de Paris*, Paris, Hachette.
- ECO Umberto (1962), *Opera aperta*, Milan, Bompiani.  
— (1966), «James Bond : une combinatoire narrative», *Communications*, 8.  
— (1968), *La Struttura assente*, Milan, Bompiani.
- FONTANILLE Jacques (2010), «La sémiotique est-elle un art. Le faire sémiotique comme "art libéral"», *RSSI*, 27-1.
- FRESNAUL-DERUELLE Pierre (1970), «Le verbal dans les bandes dessinées», *Communications*, 15.
- GREIMAS Algirdas Julien (1966), *Sémantique structurale*, Paris, Larousse.  
— (1970), *Du sens*, Paris, Seuil.
- GREIMAS Algirdas Julien & Jacques FONTANILLE (1991), *Sémiotique des passions*, Paris, Seuil.
- GRUPE  $\mu$  (1968), «Rhétorique généralisée», *Cahiers de symbolisme*, 15-16.
- JAKOBSON Roman & Claude LÉVI-STRAUSS (1962), «Les Chats de Ch. Baudelaire», *L'Homme*, 1.
- LEAVIS Frank Raymond (1972), *Nor Shall My Sword. Discourses on Pluralism, Compassion and Social Hope*, London, Chatto & Windus.
- LOTMAN Iouri (1973), *La Structure du texte artistique*, Paris, Gallimard.
- MALDONADO Tomas (1959), «Communication & Semiotics», *Ulm*, 5.
- MANOVICH Lev (2001), *The Language of New Media*, Cambridge, Ma, M.I.T. Press.
- METZ Christian (1964), «Le cinéma : langue ou langage?», *Communications*, 4.
- MORIN Violette (1966), «L'histoire drôle», *Communications*, 8.
- NATTIEZ Jean-Jacques (1971), «Situation de la sémiologie musicale», *Musique en jeu*, 5.
- NORMAND Claudine (1997), «Sémiotique et pragmatique : un aperçu sur leur histoire», *Revue de sémantique et de pragmatique*, 1.
- PARRET Herman (1989), «Introduction», in Perron, P. & F. Collins (éds.), *Paris School Semiotics. I. Theory*, Amsterdam, Philadelphie, Benjamins.
- PICARD Raymond (1965), *Nouvelle Critique ou nouvelle imposture*, Paris, J.J. Pauvert.
- PRIETO Luis Jorge (1964), *Principes de noologie*, La Haye, Mouton.

- RASTIER François (1990), «La triade sémiotique, le trivium et la sémiotique linguistique», *Nouveaux actes sémiotiques* 9.
- RIFFATERRE Michael (1966), «Describing Poetic Structures», *Yale French Studies*, 36-37.
- ROSSI-LANDI Ferruccio (1961), *Significato, comunicazione e parlare comune*, Padoue, Marsilio.
- RUWET Nicolas (1963), «L'analyse structurale de la poésie», *Linguistics*, 2.
- SEBEOK Thomas (1972), *Perspectives in Zoosemiotics*, La Haye, Mouton.
- SEYMOUR Chatman, Umberto ECO et Jean-Marie KLINKENBERG (éds) (1979), *A Semiotic Landscape/Panorama sémiotique*, Amsterdam, Mouton.
- SHANDS Harley C. (1970), *Semiotic Approach to Psychiatry*, La Haye, Mouton.
- TODOROV Tzvetan (1967), *Littérature et Signification*, Paris, Larousse.
- (1970), *Introduction à la littérature fantastique*, Paris, Seuil.
- UTAKER Arild (2002), *La Philosophie du langage. Une archéologie saussurienne*, Paris, PUF.
- VOLLI Ugo (1972), «È possibile una semiotica dell'arte?», in U.Volli (éd.) *La scienza e l'arte*, Milano, Mazzotta.